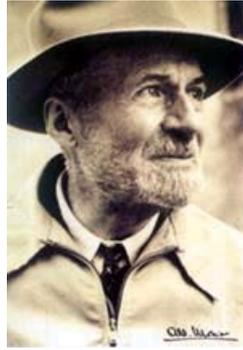


L'ECOLE BUISSONNIERE



On tremble un peu lorsqu'il s'agit de présenter la recension du livre d'un grand maître : saura-t-on ne pas trahir toute la richesse pour en donner le goût ? Car il s'agit bien de cela avec *L'école buissonnière* d'Henri Pourrat, récemment proposé au public dans une édition simple mais soignée.

Un grand maître des lettres du XX^{ème} siècle, Henri Pourrat (1887-1959), resté au pays pour cause de tuberculose – ce qui ne l'empêche pas de rafler le Goncourt en 1941 pour *Vents de Mars* – est un écrivain prolifique de plus d'une centaine de titres en tous les domaines, qui le placent bien au delà du régional ou du folklore.

Mais si *Gaspard des Montagnes* a suffi à lui seul pour faire sa réputation, *L'école buissonnière* le pourrait tout aussi bien. En guère plus de 150 pages, tout le monde de la formation humaine éclot sous les yeux du lecteur comblé en toutes ses facultés : l'intelligence car la pensée est ferme et profonde ; l'imagination et la sensibilité car la langue est de grande beauté, trop riche peut-être pour nos humanités techniques informatisées avec un vocabulaire de 400 mots. Ce n'est d'ailleurs pas par la rareté des termes utilisés qu'Henri Pourrat se distingue – il s'en prend trop durant ces pages à une fausse culture dégénérant en mandarinat, « *c'est-à-dire une façon de se séparer de la masse* » (p. 167), pour tomber dans le piège d'une préciosité absconse – mais par le génie des images qui dépassent de loin notre superficialité de magazines et de nouvelles saisies au vol. En voici un échantillon remarqué au hasard de la lecture :

« *Qu'elle est bonne dans le matin, cette odeur amère que le soleil commence à tirer des genêts mouillés. S'y mêle, plus miellé, le parfum des aspérules en panaches jaunes, au bord des pâtis, avec la clochette bleue de cette graminée en fumées mi-brune mi rose, qui vient dans les terrains secs. Qu'elles sont bonnes, d'autre façon, les grosses merises tombées des merisiers, qui se sont confites au soleil sous les ronces de la banquette.*

Un peu plus haut, à la pile d'un arbre, se voit un trou rond, aux bords polis d'usure : l'entrée du gîte d'un pic-vert ou d'un pic-épeiche. Il est six heures. Il fera beau. Le chemin monte dans sa pierraille, puis tournant en balcon, ceinture un bois de pins... » (p. 157).

Rien d'extraordinaire. Juste l'évocation d'un monde qui disparaît. Car Henri Pourrat écrit en 1949. L'homme est alors vivement marqué par la récente calamité mondiale. Mais tout peut être encore sauvé sans trop grande Passion. Henri Pourrat vient alors nous exposer la formation humaine nécessaire à cette fin. L'école buissonnière, c'est l'école de la civilisation agreste, la seule civilisation à proprement parler pour Henri Pourrat : Mésopotamie, Palestine, Occident jusqu'en fin du XIX e siècle sont « *civilisations rustiques* » si les mots ne formaient pas un paradoxe à eux deux. Il s'en explique :

« **C**e monde était façonné de mains d'hommes et à peu près à mesure d'homme. Plus proche du vivant, car la solive de chêne est plus vivante qu'une poutrelle de fer, la flamme de la lampe à huile plus que l'éclat de l'ampoule électrique. » (p. 117).

Et de remarquer que « *du milieu même de la ville, il gardait le contact avec l'œuvre des Six Jours* » (p. 118). Il peut y revenir, il y a là une sagesse, la seule sagesse humaine car contact et amitié avec cette terre dont il est tiré. Le propos est résolument pratique : en trois parties, Henri Pourrat expose la vraie culture tirée de la terre ; il ressuscite ces auteurs, poètes et anonymes qui en ont tiré la sève de leur inspiration ou de leurs réflexions ; il s'élève aux sommets de cette vraie formation humaine.

Pratique car c'est un ensemble de vues sur « *L'école et les champs* » (p. 40) et le plan détaillé de ce que pourraient être ces écoles non seulement viviers d'artisans et d'agriculteurs, mais d'authentiques lettrés et penseurs car « *sous chaque art il y a pensée* ». Il s'inspire grandement de *Culture, École, Métier*, (Henri Charlier). Mais pas que de lui seul : d'*Écoles du paysan* (Lucien Gaschon), de *Dans la forêt de Tronçais en Bourbonnais* (Jacques Chevalier) ... et de toute la sagesse distillée à travers ces poussiéreux « classiques » : *La Maison rustique* (Maître Charles Estienne, 1564), *Théâtre d'agriculture et du Mesnage des champs* (Olivier de Serres, 1600), *Le parfait chasseur* (Jacques Espée de Sélincourt, 1683) et des poètes Chamfort, Ronsard, Jacques Delille, Francis Jammes...

On remarquera particulièrement son éloge de Shakespeare – un Anglais ! Une fois n'est pas coutume ! : « *L'homme d'une formation campagnarde,*

l'homme qui a le goût des petites gens, meilleurs que les bourgeois et les nobles, – mais tout le contraire d'un démocrate, – qui a le sens du bonheur le plus vert, le sens de l'ordre humain – quel bien n'a-t-il pas dit du mariage ! – le sens de l'ordre chrétien »... (p. 75).

« **C**ivilisation d'avant-hier » déplore-t-il. Cela ne l'empêche pas de tracer les lignes – que l'on voudrait prophétiques – d'un retour à la nature qui n'a rien à voir avec l'écologie mondialiste, ni avec les expériences des hippies dans le Larzac, et même avec l'agriculture « *biologique* », comme si la culture des champs pouvait ne pas être fondée sur la science des êtres vivants ! « *Shakespeare c'est la santé* » (!) conclut-il, « *l'immense figure en qui s'achève tout un âge fidèle à la nature et fidèle à l'Église* » (p. 74).

Iconoclaste, Pourrat remet en cause les humanités, ce trésor découvert à l'orée de la Renaissance. Elles sont une culture desséchée, comme un beurre – le meilleur de la crème – mais sans humidité, sans vie (p. 120-121). Oh ! Certes il va reconnaître avoir médité du latin, langue des livres d'heures et du missel. Mais il faut lui demander – au latin – ce qui est nécessaire c'est-à-dire les vraies humanités, le « *véritable humanisme* », celui de la chrétienté, où c'est l'homme racheté par l'incroyable amour d'un Dieu crucifié qui est mesure du réel, non l'homme apparent, l'homme extérieur, « *le vieil homme* ». Car il y a une verticalité dans ces propos.

Pourrat est apôtre et c'est bien là le fond du livre. « *La culture, si ce mot a un sens est ce qui relie tous les hommes, et entre eux créatures, et à la Création et au Créateur* » (p.168). C'est l'écho du discours à la Cène : « *Que tous soient un !* ».

Mais Henri Pourrat s'étonne : « *Faut-il espérer y amener tous les hommes ?* » (p. 168). La nature est le fondement. Il y a cependant une sur-nature, l'homme se haussant au dessus du règne animal, suivant sa voie « *jusqu'où elle appelle l'homme : de cultiver, de protéger, d'aimer, donc de sortir de soi, de se donner* » (p. 167). Sur-nature qui est « *selon la profonde nature* ».

Pour toutes ces raisons – et pour celles qu'on ne saurait dire : la douceur d'une langue admirable – **L'école buissonnière** est un livre à méditer, un rêve à entretenir, et des réflexions à appliquer (sur la vocation, le chef, la formation, les lectures, la bonté du cœur, la chasse – délicieux passage de la course au lièvre malin, laissée à Adam déchu « *comme son unique consolation, comme son seul plaisir, et comme seul reste de son paradis* » (p. 94).